

VIEILLES ENSEIGNES

A Monsieur Paul Escard, bibliothécaire-archiviste de ma bonne ville d'adoption.

« Au Grimacier »

Ainsi que toutes choses pittoresques et décoratives les vieilles enseignes disparaissent ! Elles n'ont plus leur utilité de jadis et, depuis la révision des plans d'alignement, sous le Premier Empire, on les a vues, successivement, quitter les potences de fer ouvré où elles se balançaient si follement. Déjà, vers la fin du règne de Louis XV, Monsieur le Lieutenant de Police en avait réglementé l'usage. Les rues, autrefois tortueuses et étroites, à peine suffisantes au passage des carrosses et charrettes, se disciplinèrent, les maisons s'alignèrent, sans *flottement*, comme des soldats sur le rang et, petit à petit, la boutique décrocha son enseigne pour faire place au *magasin* à façade. La banalité s'introduisait alors, con-viant l'ennui à s'épanouir bêtement dans le giron de l'uniformité.

L'auberge, l'hostellerie, avaient et ont encore, en certains coins de nos provinces, respecté la tradition, reconnaissant l'inanité du proverbe : « A bonne renommée pas d'enseigne. »

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, nous rappelle plusieurs de ces enseignes alam-

biquées de découpures et tailladées de caprices ainsi que toques de lansquenets. L'on y voit se profiler d'or, d'argent ou d'émail un Lion hissant, une Licorne d'apocalypse ou même un Griffon menaçant. La faune, surtout, domine dans les enseignes : les Renards de tous poils, l'Ane rouge, le Cheval blanc ou noir détiennent le record de conserve avec la Truie, le Barbot, le Dauphin couronné et le Singe.

De ce dernier tient le *Grimacier*.

Qu'était-il ce *Grimacier*? Mon Dieu! le bouffon, le pitre, le bateleur et, aussi, le barde populaire. A défaut de quartiers de noblesse il se contentait du sourire approbateur et polissonnement ingénu des Manon du Mail et des Lisette de la Courtille.

Vous souvient-il de ce descendant de Gaultier-Garguille et de Jocrisse qui, juché sur une futaille, râclait furieusement d'une viole faite d'une planche de sapin, d'une vessie de porc et de trois cordes en hoyaux de chats? C'était le *grimacier*. De tradition, il était coiffé d'un vaste lampion posé, de guingois, sur une perruque carotte se mourant en *salsifs*. La face de ce burlesque histrion était pâle et émaciée, elle tenait du Gilles de Watteau et du Gaspar Hauser. Il avait, de Cadet-Rousselle, décroché la souquenille et emprunté les échelas que terminaient des pieds plats chaussés de bâillants escarpins. C'est ce *grimacier* qui fit-la joie de mes contemporains et la mienne...

Ne fus-je pas peu surpris, un jour de vacances en pays brugeois, de rencontrer ce revenant débitant ses lazzis sous le regard béat des condisciples de Rodenbach.

C'était, il m'en souvient, sur le Quai-Vert, l'an du Seigneur nonante-quatre.

Ce me causa grand esbaudissement et hilarité franche de revivre un instant ce passé !

Le *grimacier* avait pour fidèle Pylade l'*Homme-Orchestre*, dont un pâle sosie est venu mêler ses grelots au bruit des foules lors de nos brillantes et récentes festivités en l'honneur de Jeanne d'Arc.

Oreste fit souche à Compiègne, je l'appris un beau jour :

Il y avait une fois — c'est comme dans un conte — un certain Labouré, dit *French*, petit homme agile et plaisant qui tenait boutique, en notre bonne ville de Compiègne, de pipes, tabatières, cartes et jeux de dominos. Dans sa modeste officine se débitait aussi du café, non moulu, condiment assez rare pour l'époque. Par extension et privilège, il adjoignait aussi à son commerce le modeste hors-d'œuvre de l'innocent cassis et l'apport d'un savant vespétre que savait habilement distiller sa bourgeoise. Les plus grandes libations étaient cependant réservées aux nez friands pour qui les tabatières étaient souvent insuffisantes, quand le roy ne passait pas, . . .

La maison de Labouré était construite à sa taille et la façade en était, faute de pampres, égayée par un rosier grimpant et galant. Le logis n'avait pas d'étage ; il avait été construit de bonnes pierres et solides hourds ; un toit ondulé de vieilles tuiles le coiffait. On entraît chez le compère par une portelette guillochée de car-

reaux en culs-de-bouteilles. Mais, à ce champêtre décor il fallait une enseigne en sus de sa renommée bonne, c'était : *Au Grimacier*...

J'oubliais de dire où gitait cette demeure quasi-villageoise. Elle était proche ce vieux *Pas-Saint-Jacques*, à l'angle des rues de l'Etoile et des Lombards, là-même où, de nos jours, se trouve le n° 3.

C'est en 1868 que M. Seron père, marchand tailleur et drapier compiégnois, fit acquisition de la mesure. Il en conserva pieusement l'enseigne, je veux dire le tableau, car cette enseigne est un tableau :

Encastré de rideaux cramoisis, frangés d'or, le *grimacier* présente sa face cocassement contractée sous une chevelure extraordinairement hirsute, tenant, à la fois, de la majestueuse crinière du lion et de la coiffure à l'anglaise des dames de l'époque des manches à gigot. C'est à croire que l'auteur de cette œuvre se souvenait de certaine scène de *l'Emir et Azor* qu'une toile, jadis au château, traduisait. Ce *grimacier* n'est plus celui d'autrefois, il est 1840 par sa mise compassée et quasi élégante : habit-veste brochant sur un gilet à bricot et pour chausses des culottes à pont d'un immaculé casimir. Il râcle toujours cependant de la viole-vessie mais l'instrument est réduit à l'état d'un simple monocorde.

Au bas du tableau cette inscription en grosses et belles romaines chromées :

PIPES — TABATIÈRES
ET CARTES A JOUER

De nom, point n'y a ! pas plus de monogramme et, cependant, je crois savoir quel discret pinceau a peint cette enseigne. Dois-je le dire ? Oui ! Eh bien ! c'est Monsieur Rossignon !

Il existe, si j'ai bonne mémoire, au Musée Vivienel — où il y a tant de choses à voir et un complaisant conservateur à rencontrer — un ou deux portraits de cet artiste amateur. Je dis artiste amateur car M. Rossignon était un austère maître de pension de cette grave et solennelle époque qui admettait le mot *peintre* mais ne l'approuvait pas... Il avait deux, peut-être trois filles qui tinrent école, rue des Lombards, pour gentes gaminettes et espiègles garçonsnets. Le souvenir de ces bonnes et respectables demoiselles est encore vivant en bien des cœurs reconnaissants. Leurs soins tout maternels l'emportaient, de beaucoup, sur les sévices qu'elles exerçaient bien rarement et gantées de velours...

Mais, rejoignons notre *Grimacier*. Quel était-il ? Comment et en quelle circonstance Rossignon le peignit-il ? C'est là une énigme qu'eut seul, peut-être, su nous expliquer un vieil ami disparu et regretté de nos érudits de clocher. Est-il la reproduction d'une estampe ou, tout bonnement, est-ce le travestissement circonstancié d'un habitué et commensal du cénacle Labouré, qui devait, d'aventure, retenir la clientèle par ses couplets gaillards ? Mystère et tabatières !! Bornons-nous à saluer l'enseigne comme on se découvre, avec respect, devant ce qui a vécu...

A l'époque où disparut la maison au rosier

fleuri, un imagier, bien connu, rencontra le nouveau bâtisseur ; celui-ci le pria de tailler, à franc ciseau, un masque de grimacier sur sa fenêtre haute. Elle y est toujours. Regardez-la en passant, ce sera une discrète obole offerte au Passé, un souvenir riant payé à Labouré, au doux rosier, au *Grimacier*, à la Gaité et à la Chanson.

ALEXANDRE DUFLÔT.

Juin 1913.
